Anatomie du corps et de l'esprit chez Francis Glisson

Anne-Lise Rey

Summary

In this paper I shall point out that Francis Glisson's conceptualisation of irritability must be understood by looking at the epistemological context within which it developed. The theory of irritability has to be interpreted as part of an 'analogical conception' that puts the analytical operations of mind in relation to the epistemic model provided by dissection. Establishing this relation makes it possible for Glisson to think the activity of the organs as 'empirical epistemic operations'.

Keywords: Irritability, theory of knowledge, dissection, perception

Résumé

Dans cet article, je défends l'idée qu'il faut comprendre la conceptualisation de l'irritabilité qu'élabore Francis Glisson en la resituant dans son contexte épistémique. Il s'agit d'interpréter la théorie de l'irritabilité dans le cadre d'une conception analogique qui met en relation les opérations analytiques de l'esprit et le modèle de dissection du corps. Cela permet à Glisson de penser l'activité des organes comme autant d'opérations épistémiques empiriques.

Anne-Lise Rey, Université Lille I/UMR STL, 74, rue de Dunkerque, F-75009 Paris (annelise.rey@free.fr)

Introduction

Francis Glisson¹ a mis en évidence dès son ouvrage de 1654 *Tractatus de Anatomia Hepatis*² puis dans le *Tractatus de ventriculo anatomis* de 1677 la notion d'irritabilité de la fibre entendue comme une force interne d'action et de réaction. La comparaison de ces deux textes permet de suivre la conceptualisation de la notion d'irritation. Plus précisément, alors que dans le texte de 1654, Glisson fait encore dépendre l'irritation de la «mise en éveil» (*vigoratio*) des nerfs, en 1677, il caractérise cette fois-ci la notion d'irritabilité sans la mettre en relation avec le nécessaire mouvement des nerfs, sans, non plus, recourir à une prise de conscience de l'être humain. Elle est ainsi devenue un concept générique pour rendre compte d'une force interne à l'œuvre dans le corps qui suppose une perception sans conscience, une sorte de perception d'avant la sensation.

1 Cet article a fait l'objet d'une version anglaise dans «Metaphysical Problems in Francis Glisson's Theory of Irritability», *The Life Sciences in Early Modern Philosophy*, ed. O. Nachtony and J.E.H. Smith, Oxford University Press, 2014, 85–97.

2 Dans le *De Anatomia Hepatis*, Glisson utilise l'*irritatio* à plusieurs reprises au chapitre XLIV intitulé «De actione et usu radicum Cavae, poria bilarii; atque etiam nervi hepatici», 396: «Nemini dubium est, quin vasa fellea interdum *irritentur*: quia ad assumptis cathartici vel emetici, ingens protinus hujus humoris copia sursum, deorsumve, vel utroque versum ejicitur; idque intra pauculas horas; cum alias spatio temporis sextuplo majore, ne quarta quidem illius pars evacuetur.» Et un peu plus loin p. 397: «Si vasa fellea sensu omni destituerentur, non possent certe ad hunc modum irritari. Quippe irritatio omnis subesse perceptionem indicat: quicquid enim lacessitur, id illico excitatur, ut se ab illata injuria vindicet; quod sane, nisi percepta aliquatenus re laedente, fieri nequaquam posset. Ideoque, di aequum erat, ut vasa fellea essent irritabilia; nervorum quoque in illa distributione opus erat, a quibus sensum mutuarentur. Porro ut pars aliqua irritationi obnoxia fit, *motum* quendam habeat necesse est. Quomodo enim res dicatur irritari, quae neque jam actu movetur, nec ad motum ullo pacto accingitur? Ideoque ut vasa fellea essent irritabilia, oportuit eadem nervis praedita esse, quibus motum talem perficerent, qualem sensatio eorum postulabat. Animalem quidem motum non intelligo; sed ejusmodi, qualem in ventriculo atque intestinis deprehendimus, quo res laedens expellitur. Qui motus etsi semper non sit voluntarius, non poterit tamen sine nervorum ope expediri, cum a sensatione dependeat. Licebit hunc ratiocinandi ordinem invertere; et a posteriori disputando, ab eo ordine, quod sensui notum est. Constat nempe, vesiculam felleam nervis praeditam esse, uti et porum bilarium: debent itaque sensitivae esse, ac motivae; adeoque irritabiles. Quid enim aliud, praeter facultates illas, ad irritationem in iis faciendam, desideretur? Profecto, quicquid incommodum alicunde illatum percipit, idemque a se amoliri fatagit; id proprie [398] dixeris irritari. Idcirco, cum partes istae injurias persentiscant, seseque ab iisdem vindicare conentur; irritationis quoque capaces merito dicendae sunt. Imo vero duplicem irritationem subeunt quarum alteram *originaliter* habent a seipsis, alteram a mutuo cum aliis partibus *consensu*.» Dans le chapitre XLV, «De actione et usu lymphae ductuum, sive canalium aquosorum», Glisson indique bien, 454: «[...] liquores in vasis cientur ab irritatione aliqua: eademque causa similiter succum nutritium quoque in nervis propellit. Fit aut illa trifariam: nempe, a plenitudine, ab acrimonia et a vigoratione nervorum.» Cela constitue les passages bien connus du *De Anatomia Hepatis* qui mettent en évidence cette irritation. Mentionnons en particulier la distinction de la fin du chapitre XLIV dans laquelle Glisson distingue deux types d'irritation, il fait alors référence aux propositions 9 à 11 du chapitre XX.

Il est inutile de mentionner la grande fortune qu'aura cette conceptualisation au XVIII^e siècle chez Haller ou chez les médecins de Montpellier,³ il peut être en revanche intéressant de comprendre ce qui a conduit Glisson à étendre le domaine de compétence de l'irritabilité et comment – et ce sera ma thèse – la nécessité d'accorder sa conceptualisation de l'irritation avec ses réflexions épistémologiques a contribué à cette extension.

Mon hypothèse d'analyse est en effet que ce sont les exigences mises en place par la théorie de la connaissance déployée par Glisson dans ses différents textes ainsi que sa conceptualisation de la notion de perception qui le pousse à donner une extension large à son concept d'irritabilité. C'est ainsi, à mon sens, l'exigence de produire une philosophie naturelle cohérente qui le pousse à modifier la définition et le domaine d'extension de l'irritabilité. C'est donc en partant d'une sorte d'anatomie de l'esprit, entendue comme dissection des opérations intellectuelles qu'il m'a paru possible de suivre l'anatomie du corps, c'est-à-dire la mise en évidence du statut et de la fonction de l'irritabilité dans la philosophie naturelle de Francis Glisson. En un sens, l'idée de cet article vient de cette phrase de Guido Giglioni:

The principal limitation of the human mind is its inability to grasp, in a single act of intellection, both the concrete and the abstract aspects of reality, the Many and the One, matter and motion, and the other basic attributes of being. As is also the case with anatomical investigations, man's intellect proceeds by 'dissecting' entities that in reality are undivided and 'alive'.⁴

Et il poursuit en ces termes: «In this case, too, man's mind can conceptually 'dissect' the originally undivided unity of the phenomenon – an immediate act of perceptive awareness – and view it from various angles: as a representation, a tendency, or a motion.» Il me semble que ce que fait G. Giglioni dans ce beau texte est de repérer l'analogie entre l'acte de l'esprit humain cherchant par l'analyse à décomposer les éléments qui constituent une totalité phénoménale et l'acte de l'anatomiste qui dissèque un corps. Mais il comprend cette dissection comme une réponse à la limite de l'esprit humain, incapable de tenir en une saisie globale la complexité de la réalité. Si la dissection suppose ici de décomposer le tout en ses parties pour le comprendre, il me semble qu'elle peut aussi être interprétée comme une modalité *analytique*, prise en un autre sens, qui permet d'identifier le principe explicatif essentiel de l'activité du corps humain: l'irritabilité.

3 Haller 1753, 154f: «Franciscus Glisson ... irritabilitatis vocem quantum video excogitavit», mais aussi dans l'article «Inflammation» de l'*Encyclopédie* rédigé par Ménuret: «Dans tout corps vivant et organisé, on observe une propriété singulière, plus particulièrement attachée aux parties musculeuses, que Glisson a le premier démontrée dans les animaux, et appelée irritabilité et qui est connue dans divers écrits sous les noms synonymes de sensibilité, mobilité et contractilité» (Ménuret, article «Inflammation», *Encyclopédie*, viii, 713).

4 Giglioni 2008, 467–468.

Pour donner sens à la place et à la fonction de l'irritabilité dans la philosophie naturelle de Glisson, il est d'usage de considérer que Glisson s'inscrit dans une tradition d'origine aristotélicienne et galénique (en partie acquise par sa lecture de Harvey), et, effectivement, plusieurs éléments majeurs du cadre d'intelligibilité de la nature qu'il déploie en attestent. La première mention de l'irritation dans le *Tractatus de Anatomia Hepatis*, permet de l'associer à une forme de ressort, ou plutôt à un mécanisme de régulation du flux de la bile, mais les deux textes des années 1670 témoignent au contraire d'une conception du vivant qui fait du principe actif et animé la source explicative de toutes les réalités naturelles.

C'est donc une décision épistémologique, dans laquelle la pratique, puis l'expérience même, prennent progressivement place qui pourrait, aussi, expliquer le changement de statut de l'irritabilité dans le corpus glissonien.

1. Irritation et théorie de la connaissance dans le *De Anatomia Hepatis*

Le sens de la notion d'irritabilité sous la plume de Glisson a été maintes fois analysé, ce n'est donc pas à son étude que je souhaite me livrer ici: je rappellerai simplement pour mémoire ce que Owsei Temkin a montré dans son article désormais classique de 1964, «The classical roots of Glisson's doctrine of irritation». Contrairement à ce qu'indique Haller,⁵ la première occurrence de l'irritation ne peut être assignée au texte de 1677 *Tractatus de ventriculo* puisqu'il en existe une dès le *De Anatomia Hepatis*⁶ de 1654 et que le thème de l'irritation est même abordé dans le *De Rachitide*⁷ de 1650.

Il faut néanmoins indiquer aussitôt que ce qui fait la marque distinctive de la pensée de Glisson, ce n'est pas tellement d'avoir identifié, dans le contexte précis d'un traité consacré à l'anatomie du foie, une propriété des organes permettant d'expliquer ce qui pousse les canaux biliaires à se débarrasser de la bile produite par le foie. Même si, bien sûr, l'identification de l'irritation

5 Haller 1753, 154f: «Franciscus Glisson idem auctor vis vivae, quae in elementis corporum habitat, irritabilitatis vocem quantum video excogitavit, quae ex naturali perceptione oriatur, quae absque sensu sit, & ad archaei facultatem pertineat, qui corpus fabricaverit ipse.»

6 Glisson 1654, chap. XVII, «De vasorum felleorum, extra hepar positorum, actione atque usus, eaque super re Laurentii sententia primum expenditure», 160: «[...] And, from its having nerves, we conclude that the same parts are sensible and subject to pain and irritation.»

7 Glisson 1650, chap. X, «Vitiata distributio vitalium spirituum in hoc affectu; et an sit pars essentiae ejus secundaria», par exemple, 97: «Quippe, (ut supra ostendimus) circuitus sanguinis in hoc affectu, utcunque imminuatur aut retardetur, manet satis facilis et expedita, neque inde ulla irritatio pulsus exurgit, ut paulo post clarius videbimus.» O. Temkin ne manque cependant pas de souligner que dans le texte de 1650, l'usage du thème de l'irritation est simplement opérationnel, là où il est théorisé et thématisé dans les textes ultérieurs.

comme cause de l'évacuation des sécrétions ainsi que l'identification de trois causes possibles de l'irritation (le fait que les canaux soient pleins, le fait qu'ils soient remplis d'une bile amère ou acrimonieuse, et enfin qu'une certaine mise en éveil ou mise en branle des nerfs [*vigoratio nervorum*] produise cette évacuation) sont des éléments importants pour la physiologie.

L'intérêt de la pensée de Glisson me semble plutôt résider dans le fait d'avoir proposé de penser le rapport précis entre perception et incitation des organes à se mouvoir sous le concept d'irritabilité, au point d'élaborer une nouvelle sémantisation de la notion de perception. Suivre son itinéraire intellectuel, c'est comprendre le chemin qui mène d'une perception sensible, entendue comme propriété des fibres nerveuses à une perception non sensible qui est la propriété de tous les êtres vivants, leur capacité à agir et à réagir.⁸

L'approche génétique permet de suivre la conceptualisation progressive de l'irritation en cherchant à identifier la théorie de la connaissance qui est, à chaque étape, engagée par elle. Ainsi, la notion d'irritation lorsqu'elle apparaît sous la plume de Glisson au chapitre 44 de son *Anatomia hepatis* – sous différentes formes: irritable, stimulé, irrité, irriter comme verbe –, est nécessairement associée à une perception («en fait, toute irritation indique l'existence d'une perception»⁹), et cette perception est sensible, dans la mesure où elle est forcément liée à la présence des nerfs, conçus comme des médiateurs. Elle est, par ailleurs, rapportée aux opérations cérébrales qui induisent une conscience de cette perception sensible. Glisson a ainsi distingué trois types d'irritation qui peuvent mettre en action les nerfs et donc conduire à des mouvements dans le corps. Il s'agit de la sensation, de l'appétit et du mouvement musculaire. Ce qui correspond point par point à la leçon de Galien.¹⁰

Dans ce cadre, Glisson mobilise des modèles explicatifs spécifiques qui permettent de comprendre sous quel régime d'intelligibilité l'irritation de *l'Anatomia Hepatis* s'inscrit. En conséquence, la définition de l'irritation de *l'Anatomia Hepatis* est prise dans une oscillation entre deux régimes

8 Comme le rappelle bien Giglioni 1996b: "In order not to misunderstand the meaning of Glisson's natural perception, we should distinguish it very carefully from sensation and cognitive faculties. The activity of natural perception is so deeply rooted into life as to have nothing to do with conscious perceptions at all."

9 Glisson 1654, chap. XLIV, «De actione et usu radicum cavae, porique bilarii; atque etiam nervi hepatici», 397: «Quippe irritatio omnis subesse perceptionem indicat.»

10 Temkin 1964, 311 a bien montré, par ailleurs, qu'à propos de l'association de la sensation et des nerfs, il est possible de concevoir un écart entre la position de Glisson, qui la conçoit comme nécessaire, et celle de Galien plus ambiguë et variant entre *De l'utilité des parties du corps humain* et *Des facultés naturelles*.

explicatifs conjointement présents dans le texte de 1654: d'un côté Glisson met en place l'idée d'une autorégulation de la vésicule biliaire qui, par un processus mécanique de contraction et de distension, régule les flux pour ainsi dire. Toujours selon la même perspective, il évoque, en reprenant une conception galénique, l'idée d'une attraction à distance pour expliquer l'attraction des parties semblables, il le fait à la manière du rapport entre le fer et l'aimant, enfin, il développe un modèle de l'action et de la réaction qui conçoit l'excitation des fibres comme une réponse à une stimulation extérieure (on retrouve l'idée de la mise en éveil des nerfs).

On pourrait donc dire qu'il met en place d'un côté un régime explicatif mécanique complexe (à la fois interne au corps et externe) et de l'autre, l'affirmation dès ce texte d'une activité vitale à actualiser, si je puis dire, signe d'une finalité à l'œuvre dans le corps.

2. L'irritation ou la perception générale: construction d'un concept générique

Au chapitre 18, § 19 du *Tractatus de natura substantiae energetica*, Glisson définit la vie en ces termes: «La vie est la nature énergétique de la substance et le principe interne du mouvement et des opérations.»¹¹ Cette définition se veut une réponse à un problème formulé dans le premier paragraphe du chapitre 16, dans lequel Glisson commence par proposer une définition de la substance comme «ce qui subsiste par soi et est doué d'une certaine nature vitale».¹² Il indique alors que cette nature vitale correspond aux trois facultés premières: «perceptive, appétitive et motrice». S'il souligne l'accord que suscite cette définition pour caractériser les substances spirituelles, il indique du même mouvement ce qui peut susciter la controverse: la question de savoir si les substances matérielles peuvent être douées d'une nature vitale. C'est en un sens, à ce moment-là qu'il dévoile son ambition: «Il nous incombe

11 Glisson 1672, chap. XVIII, «Vita naturae substantialis confirmatur a causa Formali», § 19, 246 «[...] vita primaevam non esse accidens, non facultatem aut vires vitales, non motum aut actionem, non terminum motus, non formam physicam; imo nec esse substantiam, prout ea concrete sumitur: esse tamen substantiam, prout eadem abstracte et inadaequate accipitur; scilicet, esse entitatem per se subsistentem, sed consideratam in ordine ad operationes; hoc est, esse naturam substantiae energeticam et internum motus seu operationis principium.» (c'est nous qui soulignons).

12 Glisson 1672, chap. XVI, «Vita naturae substantialis asseritur a priore; et primo, a causis externis; ab Efficiente, Exemplari, et Finali.», §1, 217: «Dico igitur omnes substantias proprie sic dictas, hoc est, per se sive suo marte subsistentes, esse natura quadam vitali, nempe tribus istis primis facultatibus, perceptiva, appetitiva et motiva, praeditas.»

de prouver que la matière est non seulement susceptible de la nature vitale, mais vivante en acte, c'est-à-dire douée des facultés vitales perceptive, appétitive, motrice.»¹³

Tout l'enjeu est alors de comprendre comment Glisson va justifier que *la matière soit vivante en acte*. Dans cette perspective, il me semble que la proposition qu'a faite John Henry d'expliquer le passage de l'irritation à l'irritabilité en procédant à une analyse des cours d'anatomie que Glisson a donnés au Royal College of Physicians de Londres après la publication du *De Anatomia Hepatis* est extrêmement féconde.¹⁴ Il a ainsi montré que, si dans ses premières leçons qui suivent immédiatement la publication du traité de 1654, Glisson affirme avec force l'évidence des localisations cérébrales des trois facultés de perception, d'appétit et de mouvement, de sorte que le cerveau est à l'évidence le siège de la perception et de l'appétit, la question de savoir s'il est également le siège de notre aptitude à nous mouvoir devient rapidement plus délicate:

La manière dont ce pouvoir ou cette faculté est mise en œuvre est si obscur et si difficile à concevoir que l'esprit réfléchissant sur lui-même, ne peut clairement suivre ses propres pas. Il est effectivement difficile de suivre les traces des idées, des sens extérieurs jusqu'au cerveau, mais il est beaucoup plus difficile d'identifier les décrets du cerveau dans l'autre sens jusqu'aux organes de mouvement, alors que cela doit se faire dans la nature.¹⁵

On comprend, grâce à ce texte, qu'à un premier niveau explicatif, c'est l'impossibilité de rendre compte de l'activité motrice du corps à partir d'un centre cérébral qui conduit Glisson à chercher ailleurs que dans le cerveau la raison d'être du mouvement dans les corps et donc à décentrer la puissance active en quelque sorte. Il est ainsi conduit à affirmer que le cerveau se contente de donner une «commande générale», une excitation générale, grâce à laquelle les nerfs excitent à leur tour les muscles qui produisent le mouvement. Il conçoit alors les nerfs sur le modèle de l'esprit, c'est-à-dire susceptibles d'apprendre par l'habitude et l'expérience. Cela justifie que les nerfs, – une fois le signal général reçu –, sachent comment l'interpréter et puissent ainsi transmettre la consigne aux muscles et par là produire le mouvement.

13 Glisson 1672, § 2, 217: «Quare hoc nobis incumbit probandum, materiam esse non tantum naturae vitalis capacem, sed et actu vivam, vitalibus nempe facultatibus, perceptiva, appetitiva et motiva, praeditam.»

14 Henry 1987, 15–40.

15 Glisson 1672 (British Library, Sloane, MS 3306, f. 163): «the manner how this power or faculty is put in execution, is soe obscure & harde to be conceived, that the minde reflecting upon it selfe, cannot clearly trace its owne footsteps. It is hard indeed to follow the track of the idaea's [sic] from the outward senses to the braine, but much more difficult to trace the edicts of the braine back againe to the outward organs of motion, yet this in nature must be done.»

Voici le passage en question:

Les nerfs qui sont propres à produire une action [il distingue en effet ceux qui sont suffisamment excités pour produire une action de ceux que l'excitation ne saurait mettre en mouvement] ont appris par l'expérience et une longue pratique ce qu'ils ont à mouvoir, une fois qu'ils ont reçu le signal. [...] Je conclus de cela que les nerfs apprennent à exécuter les consignes du cerveau, une fois le signal donné, par l'habitude et l'expérience répétée.¹⁶

Ce passage est remarquable, non seulement dans la mesure où il pointe les hésitations, pour ne pas dire les contradictions à l'œuvre sous la plume de Glisson; après tout John Henry rappelle bien dans son article qu'en cela il ne fait que suivre la leçon de Harvey qui, au chapitre 57 son *De generatione animalium* de 1651, put à propos du siège de la perception dire qu'elle est sous la dépendance du cerveau et quelques lignes plus haut que les mouvements sont indépendants du cerveau et des autres organes sensoriels.¹⁷ Mais, ce passage est surtout intéressant par l'usage qu'il fait d'un *modèle épistémique* mobilisé pour expliquer l'action des nerfs. Il explique en effet cette action en mobilisant le modèle des opérations de l'esprit. Pagel, dans son article de 1967,¹⁸ a montré que cette conception des nerfs susceptibles d'apprendre de l'expérience était vraisemblablement empruntée à Jean-Baptiste Van Helmont qui considère que dans le corps toutes les fibres sont capables «d'apprendre» et de «savoir» en vertu de leur archée ou de leur perception naturelle. Effectivement, on trouve sous la plume de Van Helmont dans son *Ortus medicinae*, toute une palette déclinant les différents pouvoirs psychiques grâce auxquels l'archée d'un organe peut agir: la *connaissance* que le pyllore a de ce qui doit demeurer dans l'estomac ou de ce qu'il *juge* devoir être évacué, la capacité que l'estomac a de *discerner* ce qui lui est nuisible, provoquant ainsi le vomissement pour ne citer que quelques exemples.

Mais, si l'idée d'utiliser le champ lexical des opérations psychiques pour rendre compte de l'activité des organes est effectivement reprise à Van Helmont, il n'en reste pas moins qu'il me semble que le modèle épistémique

16 Glisson 1672, ff. 65–66: «Because those nerves onely, which are propper to the action required, have learned by costume & long practice, that they are to move upon such a signal given, and the other nerves have in like manner been accustomed to sitt still upon the same signall [...] wherefore, I conclude, that the nerves learne to execute the dictates of the braine, upon the signall given, by costume and often experience», cité par John Henry.

17 Harvey 1651, chap. LVII: «Now this sensorium commune to which the species or impressions of all the external instruments of sensation are referred, is held and esteemed to be the adequate instrument of sensation. And this brain is like a sensitive root to which a variety of fibres tend, one of which sees, another heard, a third touches, and a fourth and a fifth smell and taste. But as there are some actions and motions the government or direction of which is not dependent on the brain, and which are therefore called natural, so also is it to be concluded that there is a certain sense or form or touch which is not referred to the common sensorium, nor in anyway communicated to the brain, so that we do not perceive by this sense that we feel.»

18 Pagel 1967, 497–514 (et en particulier ici, 508–509).

lui-même est *différent* de celui de Van Helmont. En effet, sous réserve d'une enquête exhaustive, là où Van Helmont mobilise un modèle que, de manière très schématique, on pourrait qualifier de modèle rationaliste¹⁹ – il est possible pour l'organe de connaître, juger, discerner, apprendre, l'organe est bien «comme un esprit» si je puis dire –, en revanche, il me semble que Glisson mobilise un autre modèle que, là aussi, très schématiquement, on pourrait qualifier d'empiriste. Puisque les nerfs peuvent certes apprendre, mais à condition d'avoir acquis une «expérience», par une longue pratique, connaissance qui suppose donc une «habitude». Le modèle épistémique est donc *un modèle du corps*. Mon hypothèse est donc que le «geste» philosophique de Glisson est de reprendre le modèle épistémique de Van Helmont mais en le «déspiritualisant» si on peut dire, c'est-à-dire en dissociant d'un côté l'analogie entre l'action des nerfs et les opérations de l'esprit humain et de l'autre, le fait que cette analogie soit fondée sur une action des nerfs conçue comme procédant d'un principe spirituel qui est l'archée. Glisson propose pour sa part un autre principe explicatif.

Dans ce cadre, très particulier, d'explication de l'action des nerfs, la philosophie naturelle de Glisson se révèle sous un autre point de vue. En effet, dans le moment de mise en crise du premier modèle de l'irritation tel qu'il avait été façonné dans le *Traité* de 1654, le vocabulaire mobilisé, par l'emploi du champ métaphorique, indique dans quelle instabilité conceptuelle se trouve Glisson: cette fameuse inadéquation des concepts aux choses²⁰ qui fonctionne comme un aiguillon théorique. Mais il indique aussi par quel moyen il est possible de sortir de cet inconfort: une «délocalisation» du principe actif. En commençant à récuser la fonction centrale du cerveau (même si la notion de «grosse commande» demeure), Glisson introduit l'idée d'une puissance active à l'œuvre dans la matière même, mais prise sous le régime d'un modèle épistémique empiriste.

Ce qui fit la singularité ainsi que la postérité de la pensée de Glisson sur l'irritabilité se trouve sans doute là: dans la conjonction d'une conception épistémique empiriste qui produit un nouveau modèle d'intelligibilité du

19 F. Duchesneau a développé avec la notion de modèles du vivant, l'idée d'une communauté «micro-structuraliste» dans laquelle la démarche décentralisatrice de Glisson prend place à côté de celles de Borelli, Malpighi ou Sténon. Dans ce cadre, il analyse la fonction que Glisson attribue au cerveau (à savoir exercer des facultés de perception, d'appétit et de mouvement) en ces termes: «Glisson suppose une forme de psychisme élémentaire des nerfs capables de s'accoutumer et de se conformer aux directives du cerveau, voire de les percevoir sélectivement» (Duchesneau 1998, 187). Il est particulièrement intéressant d'interpréter cette conception de l'irritabilité comme un refus du dualisme. Cette activité est interne à la matière, elle ne résulte pas d'une instance psychique qui agirait sur la matière.

20 Pour reprendre le titre d'un beau texte de Glisson – «Tractatus de Inadaequatis Rerum conceptibus» – édité par Giglioni 1996a, 5–114.

corps. En effet, si le décentrement de la «grosse commande» que sa conception de l'irritabilité permet d'opérer correspond à un modèle d'intelligibilité localisé du corps, qui, en un sens, s'apparente à l'analyse, il faut immédiatement l'articuler aux réflexions de Glisson sur les possibilités d'extension, ou pour mieux dire de généralisation du modèle. Ainsi, la «découverte» de l'irritabilité part d'une réflexion sur le foie, mais s'étend ensuite à tout le corps. Glisson procède ainsi à une découverte locale de l'irritabilité, puis à une réflexion sur la légitimité de son extension à l'ensemble du corps, enfin il s'attache à élaborer une réflexion sur ce que cela implique sur le principe d'organisation du corps lui-même.

3. La place de l'irritabilité dans le *Tractatus de Natura Substantiae Energetica*

Le modèle épistémique permettant de faire correspondre la conception générale de l'irritabilité de Glisson à sa philosophie naturelle, via la nature énergétique de la substance, peut se comprendre en trois temps. Tout d'abord en rappelant à quoi renvoie ce projet d'adéquation des concepts aux choses. On se réfère bien sûr ici à l'édition que Guido Giglioni a établie en 1996 des matériaux liés au *De Natura Substantiae Energetica* et en particulier au «Tractatus de inadaequatis rerum conceptibus». Ce texte correspondait à un besoin, plusieurs fois formulé par Glisson, de faire le point sur les principes qui régissent sa philosophie en général et sa conception de l'être (ce qui fera l'objet d'un autre traité également non publié, intitulé *Disquisitiones metaphysicae* dans lequel il discute la nature de l'être et la distinction entre être réel et être de raison, en réfutant un certain nombre de thèses de la métaphysique de Suarez).

L'hypothèse centrale du *Traité sur les concepts inadéquats aux choses* que Glisson a finalement choisi de ne pas publier est de considérer la réflexion sur la connaissance comme une sorte d'anatomie. De sorte que c'est parce que l'intellect dissèque les objets de la perception qu'il peut les comprendre. Par-delà la saisie métaphorique d'une connaissance du monde comme résultant d'une dissection, c'est-à-dire par-delà la compréhension de la connaissance comme anatomie, ce qui se fait jour, c'est d'une part l'idée de concevoir, sous le même régime d'intelligibilité, l'esprit et le corps. Il s'agit ainsi de récuser l'idée d'un panpsychisme en faisant, au contraire, du corps un modèle d'intelligibilité pour penser la connaissance. L'enjeu est également de considérer ce régime d'intelligibilité comme relevant d'une pratique, c'est-à-dire de saisir la décomposition des objets de perception ou leur *analyse*

comme *une expérience* même. L'idée originale, présente sous la plume de Glisson, est de concevoir la connaissance comme une pratique médicale. De sorte que l'identification première d'une propriété du corps (l'irritation) importe un modèle expérimental (la dissection) au cœur de la réflexion sur la connaissance.

Le deuxième temps de l'analyse consiste, ensuite, à montrer depuis quel point de vue épistémologique Glisson façonne un cadre théorique pour sa nouvelle définition de la substance. Schématiquement, on pourrait dire que Glisson choisit un cadre métaphysique scolastique (et sa critique) pour donner à la notion scolastique d'action, le sens de vie, en utilisant la pratique de la médecine comme instrument sémantique des catégories scolastiques, ce qui leur confère un sens particulier. Ainsi, le cadre métaphysique dans lequel Glisson inscrit son traité de 1672 est bien celui d'une métaphysique de forte inspiration suarézienne. Il va en effet, durant plusieurs chapitres «prouver la vie de la nature» selon les causes efficiente, finale, formelle et matérielle.

Dans ce cadre, Glisson accorde une place essentielle à l'adage scolastique «*actiones sunt suppositorum*», mais lui fait subir un déplacement significatif, puisque cette activité se loge désormais dans toutes les formes d'êtres, sans distinction entre vivant et inerte. Aux chapitres 17 et 19 du *Tractatus de Natura Substantiae Energetica*, Glisson indique tout à la fois en quoi la formule scolastique est essentielle pour sa compréhension de la nature de la substance mais également en quel sens il la comprend ou, plus précisément, il indique en quel sens l'adage est *vrai*. Il écrit ainsi: «en réalité, on doit entendre par «suppositum» la subsistance fondamentale à savoir le principe ultime par lequel ou la raison ultime (c'est-à-dire première) par laquelle l'action est effectuée».²¹ Il poursuit en ajoutant que la cause des choses doit être recherchée dans les choses elles-mêmes et non dans quelque chose qui leur serait ajouté. Il s'agit bien de trouver le principe des choses, à savoir la vie de la nature, en elles-mêmes.

Enfin, dans ce cadre théorique, Glisson se livre à une critique du mécanisme sous les différentes formes qu'il peut prendre. Il s'agit, avant tout, d'une critique explicite du mécanisme cartésien, comme en atteste la lecture serrée et la discussion d'un certain nombre d'articles des *Principes de la philosophie* de Descartes.

21 Glisson 1672, chap. XIX, «Apparatus ad probationem vitae naturae substantialis a posteriori, seu ab effectis», 249: «[...] nimirum, intelligendo per suppositum subsistentiam fundamentalem, ut ultimum principium quo, seu ut ultimam sive primam rationem qua perficitur actio.»

L'irritabilité peut alors être lue comme une modalité d'exclusion de la pertinence d'une lecture mécaniste des opérations du corps: la critique de l'inertie, du mouvement, la remise en cause de la distinction cartésienne entre le monde corporel et le monde spirituel, le rapport entre Dieu et les choses créées sont autant d'éléments discutés par Glisson. Ainsi, au chapitre 24²² du traité de 1672, il se livre à une critique à la fois précise et sévère des thèses cartésiennes. Glisson commence par remettre en cause la distinction cartésienne entre chose pensante et chose étendue en s'attaquant à la racine des réticences traditionnellement formulées à l'encontre de l'affirmation d'une vie de la nature.²³ Il s'attache à dégager les enjeux théologiques traversés par cette question.

En un sens, la démarche de Glisson pourrait se résumer ainsi: substantialiser le vivant pour pouvoir le *penser* comme vivant est bien le moyen de produire l'adéquation des concepts aux choses.

Conclusion

La critique du mécanisme, depuis une fidélité, toute relative, à la métaphysique scolastique, a conduit Glisson à élaborer une conception du vivant qui procéderait d'une sorte de «finalité sans fin». Par-là, Glisson est conduit à remettre en question les partitions à la fois scolastiques et cartésiennes d'une distinction radicale entre le vivant et le non-vivant en faisant du vivant, la substantialité de toute chose.

Si, à première vue, s'esquisse une proximité troublante entre la nature énergétique de la substance chez Glisson et l'idée d'une substance active par soi et pleine de vie chez Leibniz, c'est sans doute en remontant à la constitution métaphysique respective de ces deux pensées, qu'il est possible de faire cesser l'illusion d'une filiation enfin identifiée qui nous conduirait sereine-

22 Intitulé «Axiomata quaedam vulgo decantata, quae vitae naturae repugnant, (quo clarius haec monstretur), examinantur, corriguntur, et ad sanum sensum reducuntur».

23 Comme l'a montré Giglioni 1991, 137–179: «La *perceptio naturalis*, di cui la materia è dotata anteriormente al sorgere delle sensazioni e percezioni coscienti, chiarisce gli aspetti finalistici caratteristici del mondo organico; ma introdurre a questo scopo concetti esplicativi quali «archeo», «plastic nature», «*perceptio naturalis*», non comporta forse il rischio di sacrificare l'autonomia del mondo organico, di cui prima si è parlato, a vantaggio di interpretazioni psicologiche e antropomorfe? La possibilità di cadere in posizioni «animistiche» (possibilità ben evidenziata dalle critiche di Descartes) e sempre presente nelle correnti più o meno «vitalistiche» del pensiero bio-medico. La *perceptio naturalis* glissoniana, tuttavia, sembra evitare un tale pericolo: come abbiamo visto in precedenza, essa è anteriore ad ogni scissione tra soggetto e oggetto (*duplicatio vitae*) e inorganica, *simplex*, estesa a tutte le sostanze, animate et inanimate. In quanto tale, la *perceptio naturalis* è il fondamento «energetico» della sostanza, meglio, della biosia, per riprendere il neologismo coniato da Glisson.»

ment de Glisson à Leibniz. Et cela, pour au moins deux raisons majeures: l'une philosophique, l'autre, épistémologique. Premièrement, il me semble qu'ils ne cherchent pas à répondre au même problème métaphysique: en effet, en un mot, Glisson veut faire entendre que la matière est vivante en acte, Leibniz se soucie d'expliquer, à partir du concept d'action, les différentes modalités de liaison d'un corps et d'une substance simple. En second lieu, le rapport qu'ils construisent entre métaphysique, théorie de la connaissance et découvertes médicales est radicalement différent. A moins de considérer qu'il s'agirait simplement d'isoler un principe actif à l'œuvre dans les corps que ces derniers pourraient actualiser, la proximité s'arrête là.

Il me semble donc qu'il s'agit plutôt de pointer un moment intellectuel: insatisfait du dualisme cartésien, convaincu de la pertinence de certains cadres métaphysiques d'origine aristotélicienne (qui sont à la fois des instruments au service de la critique du mécanisme et qui permettent en même temps d'introduire, sur une autre base, une réflexion sur la finalité à l'œuvre dans la nature), certains enfin, de la nécessité de penser la relation entre médecine et philosophie.

L'analyse de la dissection épistémique²⁴ de Glisson ouvre des perspectives de recherche permettant de comprendre comment, à la fin du XVII^e siècle, la réflexion sur les pratiques médicales est un moyen de produire différentes théories de la connaissance.

Bibliographie

- Glisson, Francis, *De Rachitide sive Morbo puerili* (London 1650)
 Glisson, Francis, *De Anatomia Hepatis* (London 1654)
 Glisson, Francis, *Tractatus de natura substantiae energetica* (London 1672)
 Glisson, Francis, «Tractatus de Inadaequatis Rerum conceptibus» (Sloane 3314 (ff 8r–168r) dans: Guido Giglioni, *Latin Manuscripts of Francis Glisson (1) Philosophical Papers. Material related to De Natura Substantiae Energetica (On the Energetic Nature of Substance)*, 1672 (Cambridge 1996a) 5–114
 Haller, Albrecht von, «De partibus corporis humani sensilibus et irritabilibus», *Commentarii Societatis Regiae Scientiarum Gottingensis* 2 (1753) 114–158
 Harvey, William, *Exercitationes de generatione animalium* (London 1651), réédité dans *Disputations Touching the Generation of Animals*, trad. Gweneth Whiteridge (Oxford 1981)
 Ménuret de Chambaud, article «Inflammation», *Encyclopédie*, viii, 708–720

²⁴ Pour une réflexion sur la portée de la dissection sur les représentations du corps à la Renaissance voir Mandressi 2003.

Littérature secondaire

- Duchesneau, François, *Les modèles du vivant de Descartes à Leibniz* (Paris 1998)
- Giglioni, Guido, «Il *Tractatus de Natura substantiae energetica* di F. Glisson», *Annali della Facoltà di lettere e filosofia dell'Università di Macerata* 24 (1991) 137–179
- Giglioni, Guido, “Anatomist atheist? The ‘hylozoistic’ foundations of Francis Glisson’s anatomical research”, in: Ole Peter Grell/Andrew Cunningham (eds), *Religio medici: medicine and religion in seventeenth-century England* (Aldershot 1996b) 115–135
- Giglioni, Guido, “What ever happened to Francis Glisson? Albrecht Haller and the Fate of Eighteenth Century Irritability”, *Science in Context* 21.4 (2008) 1–29
- Henry, John “Medicine and Pneumatology: Henry More, Richard Baxter, and Francis Glisson’s *Treatise on the Energetic Nature of Substance*”, *Medical History* 31 (1987) 15–40
- Mandressi, Rafael, *Le regard de l’anatomiste: Dissections et Invention du corps en Occident* (Paris 2003)
- Pagel, Walter, “Harvey and Glisson on irritability with a note on Van Helmont”, *Bulletin of the History of Medicine* 41.6 (1967) 497–514
- Temkin, Owsei, “The classical roots of Glisson’s doctrine of irritation”, *Bulletin of the History of Medicine* 38.4 (1964) 297–328